—C'était bien le moins après la vie qu'il avait menée dans le quartier... Il terrorisait tout le monde !... Pour un oui, pour un non, il parlait de vous mettre au mur. On aura fait justice en l'y mettant lui-même...

—Oui, mais ce n'est qu'une supposition... Vous n'avez aucune certitude...

—Aucune ; seulement, comme il n'a point reparu depuis les derniers jours de la Commune, ça permet d'espérer qu'il n'est plus de ce monde...

—Vous rappelez-vous à peu près l'époque où vous l'avez vu pour la dernière fois ?

—Parfaitement. C'était le 25 mai...

—Date exacte ?

—Tout ce qu'il y a de plus exact, et j'ai de bonnes raisons pour en être sûr... il est venu ici réquisitionner cinquante litres de vin pour le poste de la mairie du onzième... j'ai encore dans ma caisse le bon de réquisition... je le garde comme souvenir de cette jolie époque...

—Savez-vous s'il connaissait Jeanne Rivat ?

—Oui, il la connaissait, et même il lui faisait une peur bleue... Pendant la guerre Paul Rivat, un bon et brave garçon, était garde dans la compagnie où Duplat était fourrier... il n'y avait point de misère que le gredin ne fit au pauvre Rivat !... Ah ! quel gibier de guillotine !!

—Vous n'admettez pas alors que Mme Rivat ait pu avoir l'idée de lui confier ses petites filles jumelles ?...

—Ah ! quant à ça non, par exemple !... jamais de la vie !... Mais je croyais vous avoir dit que les jumelles avaient été brûlées, comme leur mère, dans l'incendie de la maison...

Schloss jugea complètement inutile de détromper le marchand de vins.

—C'est certain, dit-il, et ma question n'avait pas le sens commun... La conclusion, c'est que selon vous Duplat a été fusillé ?...

—Ça ne pouvait guère lui manquer... En supposant qu'il n'ait pas été pincé au premier moment, il l'aura été par la suite... On le cherchait, on l'aura trouvé, et ça fait une fripouille de moins dans ce bas monde où il en reste encore bien assez !...

Raymond Schloss n'avait point à insister ; d'ailleurs, lui aussi trouvait vraisemblable que Servais Duplat, comme tant d'autres, eût disparu dans la tourmente.

Le brave Lorrain revint, la tête basse, trouver l'abbé d'Areynes, auquel il rendit compte du résultat négatif de ses dernières démarches.

Le bon vouloir du vicaire de Saint-Ambroise se trouvait paralysé par des impossibilités matérielles.

Il était impuissant.

Néanmoins, il persista dans son intention de se rendre le lendemain auprès de Jeanne, à l'hôpital de la Pitié.

Le Dr Pertuiset et l'ancien chirurgien-major, consultés, avaient permis au convalescent de sortir en voiture.

* *

Neuf heures du matin venaient de sonner à l'horloge de l'hospice.

Un fiacre s'arrêta devant le grand portail et deux hommes mirent pied à terre.

C'était le vicaire de Saint-Ambroise accompagné de son fidèle Raymond Schloss.

L'abbé d'Areynes s'appuya sur le bras du Lorrain et tous deux pénétrèrent dans le vieux bâtiment édifié en 1612 par la Ville de Paris.

—Nous allons chez M. le directeur... dit Schloss au gardien-concierge... je connais le chemin... ajouta-t-il.

Le concierge s'inclina.

Les deux visiteurs passèrent.

Raymond conduisit le jeune prêtre au bureau du directeur.

—Voici M. l'abbé d'Areynes, vicaire de Saint-Ambroise, monsieur... fit-il en entrant.

—Vous le voyez, monsieur, dit Raoul, quoique faible encore je me hâte de venir compléter les renseignements que vous a donnés hier M. Schloss sur la pauvre femme qu'il a retrouvée ici après bien des recherches...

—Je vous remercie, monsieur, répliqua le directeur, d'avoir répondu si promptement au désir que j'ai manifesté de vous voir... Je tiens beaucoup à ce que vous constatiez aussi l'identité de Jeanne Rivat, afin que vous m'aidiez à établir son état civil et à rendre une erreur impossible...

—Je vous dirai tout ce que je sais sur cette femme...

—Parlez, monsieur, je vous écoute...

Et le directeur se prépara à prendre par écrit les indications qu'allait lui donner l'abbé d'Areynes.

Celui-ci commença :

—Il y a dix-huit mois j'ai marié Jeanne Rivat à l'église Saint-Ambroise dont je suis le premier vicaire... La date exacte vous sera fournie par le registre de la paroisse, sur lequel vous pourrez relever aussi son nom de famille et les prénoms de son mari mort à l'hôpital de Versailles il y a sept mois...

—Alors, cette pauvre créature est veuve ?

—Oui, monsieur.

—Savez-vous la date exacte du décès de son mari ?

—Paul Rivat est mort le 18 avril dernier.

VIII

L'abbé d'Areynes raconta au directeur de l'hospice tous les incidents auxquels nous avons fait assister nos lecteurs.

Comme il terminait son récit on frappa à la porte du bureau, puis cette porte s'ouvrit et un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, tête nue, le front haut, l'œil clair, un long tablier blanc d'amphithéâtre posé sur ses vêtements et noué à la ceinture, franchit le seuil.

Il s'inclina devant le jeune prêtre et tendit la main au directeur qui la serra affectueusement et dit, en présentant les deux hommes l'un à l'autre :

—Monsieur le docteur Perrin, un de nos médecins. Monsieur l'abbé d'Areynes, premier vicaire de Saint-Ambroise.

—Mon cher directeur, fit le médecin après avoir échangé un salut avec Raoul, vous avez reçu hier matin mon rapport sur le numéro 17 de ma salle ?...

—Oui, docteur.

—Je demande que cette pauvre femme soit envoyée dans une maison d'aliénées... J'ai fait tout ce que je pouvais faire... il m'est impossible de la garder plus longtemps dans mon service...

—Votre rapport a été transmis à l'Assistance publique, et j'attends l'ordre de transfert de Jeanne Rivat dans un asile...

—Jeanne Rivat, dites-vous ! s'écria le médecin, surpris. Mon numéro 17 a donc été reconnu ?

—Hier, après votre visite, docteur, par monsieur, répondit le directeur en désignant Raymond Schloss, et M. l'abbé d'Areynes vient aujourd'hui constater lui-même que votre numéro 17 est bien Jeanne Rivat qu'il a sauvée des flammes dans la nuit du 23 mai dernier...

—Ainsi, monsieur l'abbé, reprit le médecin, vous connaissez cette pauvre créature...

—Oui, monsieur...

—Vous l'avez empêchée d'être brûlée vive ?

—Au moment où elle venait d'être blessée par un éclat d'obus dans sa maison incendiée.

—Voulez-vous me raconter tout ce que vous savez sur elle ? Peut-être, dans son passé, trouverai-je un moyen de raviver son intelligence éteinte...

—Je suis à votre disposition, monsieur...

Et l'abbé d'Areynes recommença le récit qu'il venait de faire au directeur de l'hospice.

Le médecin l'écoutait avec la plus grande attention.

—Voilà qui est parfait ! dit-il, quand le jeune prêtre eut achevé. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons tenter tous les deux de galvaniser sa mémoire et de provoquer ses souvenirs.

—Je suis tout prêt à agir de concert avec vous, monsieur, et puissions-nous réussir ! Je le demande à Dieu du plus profond de mon âme !...

—Votre protégée a été blessée d'une façon très grave... Deux éclats d'obus l'ont frappée... l'un d'eux a perforé le crâne et légèrement atteint la dure-mère. Je comptais beaucoup sur ma première opération... Mon espoir ayant été déçu je fus obligé de rouvrir la blessure... Une esquille s'était glissée dans la soudure du crâne... Je l'avais pressenti et cette fois je crus être le maître du mal... il n'en fut rien !

—Lorsque la convalescence commença, lorsque je voulus interroger la malade, je m'aperçus que les profondes lésions paralysaient l'action du cerveau. Cependant, peut-être tout n'est-il pas perdu sans ressources... Ne connaissant rien de l'existence antérieure de cette pauvre femme, je ne savais quelle corde faire vibrer pour l'émouvoir. Aujourd'hui, nous allons tenter une expérience décisive... Tout dépendra de la première impression que votre vue produira sur elle... Voulez-vous me suivre ?...

—Je suis prêt.

—Voyez-vous quelque inconvénient à ce que je vous accompagne, messieurs ? demanda le directeur.

—Pas le moindre, répondit le médecin, venez donc mon cher directeur.